

PLAN

Bientôt, nous débouchâmes dans une très grande avenue animée, encore entre le jour et la nuit, scintillante de néons où passaient de nombreuses voitures et des taxis aux couleurs acidulées, encore entre le jour et la nuit
Koshu Kaido Avenue

En sortant le jour se lève.
Lumière blafarde du matin.
Un Family-Mart, un Lawson.

Lever du jour.
sur une passerelle urbaine, en contrebas de laquelle
gare de Shinjuku.

Rentrer en taxi.

Le fax (?)

Nous étions arrivés à Tokyo le matin même, et, par une regrettable confusion due sans doute aux nombreux changements de vols et d'horaires qu'effectua Marie jusqu'au dernier moment, personne ne vint nous attendre à l'aéroport. Nous nous étions retrouvés dans le grand hall de réception des bagages de Narita après douze heures de vol à réunir sans aide extérieure nos cent quarante kilos de bagages répartis en diverses caisses et cantines, sacs de voyage et valises, surmontés ça et là de cylindres à photos et de cartons à chapeaux, en guettant l'hypothétique arrivée des responsables du *Contemporary Art Space*, organisateurs de l'exposition, qui, afin de nous aider à transporter les collections et nous fournir les documents de douanes nécessaires, étaient censés nous accueillir à notre descente d'avion, et non après la douane, comme l'avaient expressément spécifié de multiples échanges de fax et de courrier électronique entre la maison de couture de Paris et la tête tricéphale de l'organisation japonaise du voyage (*Allons-y Allons-o*, et sa filiale de Tokyo, *Contemporary Art Space*, où avait lieu l'exposition, et *Spiral*, où aurait lieu le défilé de mode — copie avait même été envoyée à l'Ambassade de France, où quelque jeune péronnelle chargée de mission voulait ajouter son grain de beauté à cette figure tricéphale). Marie, pas maquillée, les cheveux défaits, son manteau en cuir noir ouvert et la ceinture pendant au sol, attendait les bagages à côté de moi, la tête contre mon épaule, calme et douce, prête à s'endormir dans mes bras devant la presque île arrondie que formait la courbe du tapis à bagages immobiles devant lequel nous nous trouvions. Plus de deux cents personnes attendaient là en notre compagnie l'arrivée des bagages du vol *Japan Airlines* en provenance de Paris, les plus prévoyants s'étant déjà munis d'un chariot, qu'ils gardaient précieusement devant eux, vides encore, à l'exception de la petite corbeille métallique supérieure que certains avaient déjà garnis de bébés asiatiques et d'attaché-case, de sac en plastique des boutiques hors taxes des Aéroports de Paris dans lesquels se devinaient parfois la formes d'une bouteille. Bientôt, au terme d'une mise en route laborieuse, les tapis à bagages se mirent à défiler bruyamment, d'abord à vide, puis, couverts d'un chapelet régulier de sacs et de valises,

dans lesquels nos caisses finirent par apparaître. Nous leur laissâmes le loisir de faire un nouveau tour de manège avant de commencer à les rassembler et à les répartir sur différents chariots, deux malles maximum par chariot, si bien qu'à l'arrivée, nous avions huit chariots

Nous voyant arriver à la tête de huit chariots, couverts de caisses et de cantines, en acier et en bois, parfois bardée de papillons qui suscitent la méfiance FRAGILE, HAUT, BAS, DANGER, le douanier, impavide, nous laissa avancer jusqu'à lui et nous demanda nos passeports, d'un air, si ce n'est ennuyé,

Passage de la douane. On déballe tout.

Inquiétude pour l'acide chlorhydrique.

Et, dans cette caisse là , qu'est-ce qu'il y a ? demanda le douanier sans un mot, en se contentant de désigner la caisse du doigt. Comment on dit néon en anglais ? me demanda Marie en se tournant vers moi. Je ne savais pas. A dress, dit-elle au douanier. Please open, dit le douanier. Oh, putain, mais c'est pas possible, dit Marie dans un souffle. It is a dress, répéta-t-elle. Please open, répéta le douanier, sans se départir de sa politesse, avec toutefois un soupçon de fermeté supplémentaire. La série de quatre crochets latéraux défaits, Marie souleva le couvercle en osier de la cantine sur le comptoir de la douane, avec le même entrain que si elle avait dû desceller là le cercueil d'un ami ou d'un proche qu'on eût rapatrié après quelque décès accidentel à l'étranger. L'intérieur de la caisse avait du reste des allures de linceul de nain, dans lequel reposait un corps transparent et tubulaire, décapité et sans jambe, qui baignait dans un lit de kapok rembourré de mousses, de pare-chocs et de coins. Mannequin virtuel, éviscéré et asexué, il se tenait alangui sur son coussin de mousse, et portait une création récente de néon rose en spirale ascendante, cintrée à la taille, plus ample à la poitrine, qui montait en colimaçon tout le long de son corps inexistant jusqu'à un décolleté béant, d'où dépassaient, bien enveloppés dans divers petits sachets en plastiques, un réseau de fils électriques et de prises de courant. A dress ? dit le douanier. A dress, dit Marie à voix basse, en hochant la tête, plus très convaincue par la force de l'évidence, la x de la preuve. A sort of dress, dit-elle.

Marie, en chef d'entreprise froide et rationnelle, autant qu'en femme naturellement extravagante, agaçante au possible, fragile, capricieuse et cassante, prit très mal ce contretemps, avant de se calmer et de se rendre à l'évidence, il était inutile que mais

Arrivés à l'hôtel, pendant que Marie veillait sur les bagages entourés de grooms prévenants vêtus de noirs et d'or qui avaient surgis de l'intérieur de l'hôtel dès l'arrivée de notre bus *airport-limousine* orange et s'étaient aussitôt disputés le privilège de sortir les caisses du coffre pour les charger sur leurs chariot dorés, j'entrai dans la hall et pris le chemin de la réception pour prendre possession de la chambre qu'on avait réservée pour nous, et, m'adressant à la jeune femme qui se tenait derrière le comptoir, je lui demandai si elle parlait français. Yes, dit-elle. En français dans le texte. Very little, dit-elle. Toujours en français dans le texte. Elle me sourit gentiment, avec un joli geste des doigts pour signifier l'infinitésimal. (En continuant de mimer avec les doigts une tranche de jambon très fine).

On prend possession de la chambre.

Piscine l'après-midi.

Visite du musée. Couloirs.

quelque chose d'écorché, d'incandescent, d'halluciné.

Grande scène dans l'hôtel.

L'acide sur le verre de la baie vitrée.

Nu dans la chambre, le flacon vide à la main.

La course dans les escaliers.

La baignade, comme un soupçon de rêve.

Le métro, La gare, le Shinkansen.

Arrivée à Kyoto.

L'errance.

PREMIERS DEBRIS

Las de tergiverser avant de s'embrasser pour la première fois, nous avons fini par prendre un taxi sur cette place de la Comédie à Paris, déserte et sous la pluie, les pavés mouillés luisaient sous les flaques de lumière jaunâtre des réverbères.

— un concentré d'intelligence, de douceur et de style —

Depuis quelques mois, nous avons, Marie et moi, une relation épuisante. C'était continûment des larmes et des étreintes. Nous ne nous aimions plus, tout du moins le répétions-nous sans cesse, non pas pour dire à l'autre qu'on ne l'aimait plus, mais plutôt pour se plaindre de ne plus être aimé soi-même. Tu ne m'aimes plus, lui disais-je à voix basse. Toi non plus, me disait-elle. Mais nous ne pouvions pas nous passer l'un de l'autre. A peine l'un de nous s'éloignait quelque temps que l'autre le retenait, le rappelait, le faisait revenir. Jamais je n'aurais dû accepter d'accompagner Marie à Tokyo. Jamais. Je n'avais rien à faire au Japon — si ce n'est rompre avec elle. Tel était mon seul horizon ces jours-ci, pas de projet, pas d'autre perspective. Rien. Rompre. C'était elle qui exposait ses oeuvres le week-end prochain, c'était elle qui présentait sa nouvelle collection de couture, c'était elle qui avait un programme — très chargé, impossible — d'interviews, de rencontres, de cérémonies, de rendez-vous de travail pour le montage de l'exposition, pour l'accrochage, pour préparer le défilé, rencontrer la presse, voir ses sponsors et ses partenaires. Et moi, que faisais-je ici ? Monsieur Thatcher, la first lady ?

Qu'avais-je à faire ces jours-ci à Tokyo ? Rien. Rompre.

AUTRES DEBRIS

La menace, en effet, se précisait, et il n'était peut-être pas vain d'y penser, et j'étais maintenant dans un tel état nerveux de lassitude et d'abattement que je dois dire que, me laissant tomber dans un canapé de cuir du hall de réception, je l'appellai soudain de mes vœux, ce grand tremblement de terre qui devait détruire Tokyo, pour qu'il mette fin à mes sombres pensées et me changer les idées (un tremblement de terre pour se changer les idées, voilà qui était digne de toi, mon amour).

à la seconde, je l'appelais de mes vœux, ce tremblement de terre qui eût détruit Tokyo (entre autres désagréments annexes), et m'eût enseveli et eût anéanti à jamais mes amours et ma jeunesse, mon histoire et mon avenir, dans ses décombres de métal et de verre, de poussières et de cendres

s'il parlait français. Yes, me dit-il. En français dans le texte. Do you speak french ? me fis-je répéter, très légèrement sceptique. Oh, no, no, me dit-il en agitant les mains devant lui. No, no, I am very sorry, dit-il.

Je le dis en japonais, mais il me répondit en anglais, se fiant davantage à sa vue qu'à son oreille, à mon aspect extérieur d'Occidental qu'à la langue, fût-elle orientale, que j'essayais de parler, et sonnât-t-elle comme telle (avec un gros accent, je voulais bien l'admettre, cela faisait près de dix ans que je ne pratiquais plus, régulièrement, le japonais).

Je le dis en anglais, dans mon anglais approximatif, mais la phrase eût pu passer pour une traduction littérale du japonais tant elle recelait d'égards et de politesse. Thank you, dis-je. You are welcome, me dit-elle, et m'éloignant du comptoir l'enveloppe à la main, je songeais à ces expressions toutes faites, si jolies au sens original, si délicates

M'approchant du comptoir, je demandai à l'employé qui se tenait à la réception s'il parlait français. Yes, me dit-il. En français dans le texte. Do you speak french ? me fis-je répéter, très légèrement sceptique. Oh, no, no, me dit-il en agitant les mains devant lui. No, no, I am very sorry, dit-il. Je lui dis que je pensais avoir reçu un message et que je lui serais reconnaissant de me le donner. Chambre1619, ajoutai-je.

J'avais rapidement passé un pantalon et mis un tee-shirt noir avant de quitter la chambre, et j'errais dans les couloirs déserts du seizième étage, je portais aux pieds une paire de pantoufles en mousse blanche de l'hôtel. Dans la confusion d'esprit dans laquelle je me trouvais, j'avais dû partir dans la mauvaise direction car je dus faire tout le tour de l'étage avant de déboucher sur le palier des ascenseurs. Là, j'appuyai sur tous les boutons à la fois, et, au bout d'un moment, je vis s'allumer au-dessus des portes un voyant lumineux vert couplé à un signal sonore qui retentit de façon courte et aiguë

avant de résonner un instant sur le palier pour annoncer l'arrivée imminente d'une cabine. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent devant moi, et j'entrai dans la cabine, appuyai sur le bouton de la réception. La cabine descendait en silence, et je ne pensais à rien, la tête baissée, je triturais dans mes mains la carte magnétique de la serrure de la chambre.

ou même moins quatre, quatre heures moins quatre (et, très furtivement, j'eus la désagréable vision mentale de deux 4 qui se suivaient sur un réveil à quartz).

Just a moment, please, dit-il, et il disparut dans une petite pièce annexe, en principe interdite aux clients, et partant, mystérieuse et qui m'avait toujours fascinée, car, de cette caverne d'Ali Baba des grands hôtels, revenaient non seulement les messages destinés aux clients qui devaient être rangés dans différents casiers en bois ou en métal correspondants aux différents numéros de leurs chambres, mais également des journaux anglais, *Japan Times*, ou *Daily Yomiuri*, des plans de métro ou de la ville, d'ensemble ou détaillé, quartier par quartier, des horaires de chemin de fer, et même un jour la casquette égarée d'un commandant de bord (j'avais été témoin de la scène, il fallait voir la joie de ce commandant de bord, c'était d'un ridicule achevé).

, et même moins quatre, quatre heures moins quatre (et j'eus furtivement la désagréable vision mentale de deux quatre qui se suivaient sur un réveil à quartz)

(quatre heures quatre exactement, et j'eus furtivement la désagréable vision mentale de deux 4 qui se suivaient sur un réveil à quartz).

La cabine montait en silence, et je ne pensais à rien, je ne ressentais rien. Je me regardais dans le miroir, je regardais ce visage déjà vieux et pourtant mien (et c'est un état qu'il est des plus étranges de devoir associer à soi-même, la vieillesse, ou tout du moins — car je n'étais pas encore vraiment vieux, j'allais avoir quarante ans dans quelques jours —, la fin incontestable des caractéristiques de la jeunesse lisible sur les traits de son propre visage)

(et pourtant la vie finit par nous y obliger, et on finit d'ailleurs par s'y habituer, comme on a dû s'habituer un jour au fait qu'un flic puisse être plus jeune que soi).

Même si je l'avais tellement aimée, songeais-je avec gravité.

Le réceptionniste tardait à revenir (just a moment, please, m'avait-il simplement dit, avant de disparaître dans les profondeurs d'un petit local annexe), et, seul dans le hall désert aux grands lustres de cristal illuminés, j'attendais son retour, accoudé au comptoir de la réception, les pieds nus dans mes sandales en éponge. Que se passait-il ? Ne parvenait-il pas à retrouver le fax ? Ou bien s'agissait-il d'une erreur ? Se pouvait-il que personne ne nous eût envoyé de fax cette nuit ? Je ne comprenais pas ce qui se passait, pourquoi le réceptionniste ne revenait pas.

Le réceptionniste revient.

I am sorry Sir, me dit-il. The young lady, Mrs. M., et il tendit le bras

Et, très furtivement, alors, comme dans les limbes encore inexplorées de l'imagination, je vis revenir le réceptionniste devant moi et m'annoncer que non, désolé, il n'y avait pas de fax. Ce ne fut pas à proprement parler une hallucination, car la scène eut lieu en dehors de toute représentation visuelle, mais dans un registre purement mental, dans un éclair fugitif de l'esprit, comme si j'appréhendais la scène d'un seul coup sans en développer aucune des composantes potentielles, de mouvements, de formes, de couleurs et de sons, scène qui restait en quelque sorte prisonnière de la gangue d'indécidabilité de l'avenir, mais qui, de simple éventualité, même si c'était la pire, pouvait devenir la réalité d'un instant à l'autre. Je chassai aussitôt cette vision de cauchemar de mon esprit, et, ne tenant pas en place, je fis quelques pas le long du comptoir, penchai la tête pour essayer d'apercevoir quelque chose dans le petit local où le réceptionniste avait disparu. Et, me sentant soudain très oppressé au comptoir de la réception, je quittai la hall précipitamment et remontai dans ma chambre (sans attendre le fax, ou la confirmation possible qu'il n'y en avait jamais eu).

Je marchais très vite dans le couloir du seizième étage, la moquette beige, les portes des chambres fermées les unes à côté des autres, seulement les numéros en métal doré pour se repérer, presque tous identiques, 1614, 1615, 1616, 1617, 1618, 1619. Arrivé devant la porte de ma chambre, comme je m'apprêtais à introduire la carte magnétique dans la serrure, je retins mon souffle, et, hésitant un instant, je me ravisai et fis demi-tour, revins sur mes pas dans le couloir désert.

pour un bain de minuit à dix mille mètres de chez moi et près de deux cent mètres d'altitude.

et descendis les quelques marches de pierres recouvertes d'eau du petit bassin, lentement, j'entrai dans l'eau de la piscine — et dans ce tourbillon de difficultés, de fatigue, de douleurs et de peurs dans lequel je me débattais depuis tant de semaines, je vécus alors un de ces instants de grâce miraculeuse, hors de l'emprise de l'espace et du temps, simple accomplissement de l'heure présente qui se dilue dans l'éternité : le contact de l'eau sur ma peau. (Dans le fond, je n'étais pas si difficile)

et puis moi encore, assis à son chevet sur le lit, près d'elle, mon amour, regardant son corps dénudé à la portée de mes baisers, ses mains abandonnées et ses doigts écartés, l'aréole de ses seins, ses hanches, son ventre et son nombril, moi qui, tout doucement, débouchais le flacon d'acide chlorhydrique...

— car n'était-ce pas les accomplir que les imaginer ?

, et son petit logo en ombres chinoises d'un couple qui s'encourait (du verbe s'encourir, partir en courant, fuir dans le vent, s'envoler enfin d'une foulée insouciant et légère — s'encourir, quoi)

M'avançant prudemment jusqu'au comptoir, j'attendis que le réceptionniste voulût bien me prêter attention, et, d'une voix ferme, je lui expliquai en anglais que j'avais été averti dans ma chambre de l'arrivée d'un fax. Chambre 1619, ajoutai-je, assez sèchement.

Le réceptionniste, d'un geste stylé, tendit précautionneusement une main pleine de délicatesse et d'égards duquel il détacha un doigt en direction du hall pour me dire que quelqu'un était déjà venu chercher le fax, et j'aperçus Marie alors, ou plutôt seulement ses jambes, car son corps demeurait caché derrière un pilier de marbre, une paire de jambes dénudées et croisées, les pieds chaussés d'une paire de mules en cuir beige pâle de l'hôtel qu'elle portait avec une élégance distante, raffinée et ironique (une en équilibre précaire au bout de ses orteils, l'autre déjà tombée par terre). Je quittai la réception et allai rejoindre Marie dans le coin salon du hall, où étaient disposés une table basse, des fauteuils et quelques canapés. Elle était allongée de tout son long dans un des élégants canapés en cuir noir, la tête et les cheveux tombant en arrière sur l'accoudoir, un bras ballant au sol, une grande enveloppe blanche à la main, vêtue d'une de ses propres robes de collection en soie noire, strass et satin, laine chinée et organsin — je ne l'avais jamais vu porter une de ses robes, et cela ne présageait rien de bon — qu'elle avait passée n'importe comment avant de sortir de la chambre, sans la boutonner à l'épaule, ni l'ajuster aux hanches. Pas maquillée, le visage défait et la peau très blanche sous le cristal des lustres, pâle et fragile, des lunettes de soleil sur les yeux, elle fumait posément dans une aura embrumée de mélancolie rêveuse qui paraissait sortir de ses lèvres entrouvertes pour partir lentement en fumée en direction du plafond, le visage grave et sérieux, son manteau de cuir noir posé sur ses épaules. Tu as été chercher le fax à la réception, lui dis-je en désignant vaguement du bras l'enveloppe blanche qu'elle tenait à la main. Elle me regarda avec amusement, et je lus un soupçon de supériorité méprisante dans son regard, qui semblait me dire que c'était, en effet, bien observé, qu'on ne pouvait décidément jamais rien soustraire à ma perspicacité, mais qui voulait dire aussi, ou bien avais-je mal interprété son sourire en y débusquant de la malveillance alors qu'il n'y avait que de l'impertinence, qu'elle n'en avait rien à foutre, de ma perspicacité de merde, et qu'elle y était même souverainement indifférente, à ma perspicacité, et à mon intelligence, qu'elle m'accordait également bien

volontiers. Ce qu'elle attendait de moi maintenant, ce n'était en rien cette intelligence abstraite, froide et cérébrale, qu'elle voulait bien me concéder, c'était que je l'embrasse, et basta (et pour cela, mon intelligence n'était d'aucun secours). Elle me tendit l'enveloppe, elle avait un sourire ambigu que je ne lui connaissais pas, un peu inquiétant, légèrement dingue. J'ouvris pensivement l'enveloppe, fis glisser les deux pages qu'elle contenait pour apercevoir aussitôt l'en-tête familier de la maison de couture *Allons-y, Allons-o*, et son petit logo en ombres chinoises d'un couple qui s'encourait (du verbe s'encourir, partir en courant, fuir dans le vent, s'envoler enfin d'une foulée insouciant et légère — s'encourir, quoi). Je jetai un rapide coup d'oeil sur les deux feuillets, des chiffres, des résultats d'exploitation, rien que de très ordinaire, le fax avait été expédié de Paris à dix-neuf heures vingt-deux (ce qui, somme toute, était une heure normale pour envoyer un fax — même si cela avait été une heure désastreuse pour qui l'avait reçu).

pour me trouver soudain , devant un à-pic de plus de deux cents mètres

Ciel. Sérénité.

c'est comme si je nageais dans le ciel, en apesanteur au-dessus de la ville

, et je suivais des yeux des bouffées de fumée tourbillonnantes qui montaient au dehors le long de la baie vitrée en provenance de cheminée d'aération invisibles

Pas de serviette

je traîne dans la piscie, ouvre des portes

, trois lourdes larmes de lumière étincelantes qui se mirent soudain à trembler au-dessus de moi de toutes leurs paillettes de verre dans un ébranlement de forces incontrôlées, et je vis soudain ces trois lustres de cristal vaciller au plafond, prêts à se détacher de leurs frêles amarres pour venir s'écraser sur moi dans une gerbe de verre au fracas infernal.

Je ne sais si la terre venait de nouveau de trembler à l'instant, comme lorsque nous étions rentrés à l'hôtel quelques heures plus tôt, ou s'il ne s'agissait que d'une de ces infimes secousses à peine sensibles comme il s'en produisait tant à Tokyo, que mon imagination n'avait fait qu'amplifier, mais même une toute petite secousse, me disais-je, même la plus infime des secousses telluriques perceptibles par nos sens, pouvait légitimement être interprétée comme le signe avant-coureur d'une plus grande, elle-même annonciatrice d'un grand tremblement de terre, et pourquoi pas d'un très grand,

du plus grand, du fameux *big one* attendu à Tokyo par tous les spécialistes, comparable à celui de 1923, ou de 1995 dans le Kansai, et même peut-être supérieur en intensité, d'un degré de destruction encore inconnu à ce jour, inimaginable compte-tenu de l'urbanisation actuelle de Tokyo, au-delà de toute imagination catastrophique.

je fis glisser mon regard de cadran en cadran à la recherche de l'heure de Tokyo, l'esprit glissant d'heure en heure et remontant le cours du temps, rembobinant le fil invisible du décalage horaire comme si je pouvais inverser la flèche du temps, de Tokyo, dans la nuit, à Paris, où le soleil venait de se coucher.

Tu étais où ? dit-elle. J'ai été me baigner, dis-je. Te baigner, dit-elle, dans la Sumida, sans doute.

s'il fallait décliner son nom complet à la manière de certains seigneurs castillans ou noble portugais,

Regardant autour de moi pour m'assurer que j'étais seul dans la piscine, j'entrepris de me déshabiller dans la pénombre, ôtai mon tee-shirt, que j'allai déposer pensivement sur le dossier d'un transatlantique près de la baie vitrée. Je déboutonnai mon pantalon et le descendis le long de mes cuisses, soulevai un pied pour le faire glisser le long de mon mollet, puis l'autre, précautionneusement, pour me libérer complètement du vêtement. Je le déposai avec soin à côté du tee-shirt sur le transatlantique, et, retirant mes pantoufles de mousse, je me dirigeai nu vers le bassin, sentant sous les plantes de mes pieds le contact légèrement froid et humide des froncements du carrelage.

De l'endroit où je me trouvais, je pouvais voir tout aussi bien les quartiers nord sur ma gauche, vastes zones horizontales presque complètement plongés dans les ténèbres, que les grandes étendues de verdure noires, illisibles et opaques, du Parc de Shinjuku et du Palais Impérial, avec ce qui pouvait être la mer dans le prolongement, la baie de Tokyo et l'océan Pacifique dont les eaux noires se perdaient dans les limites de l'horizon et de mon acuité visuelle.

passai devant une cabine de surveillance, avec une table déserte que l'on apercevait derrière la vitre, sur laquelle reposaient quelques objets énigmatiques : ordinateur et téléphone, bouteille d'eau, vestiges d'un plateau de bento. La porte était entrouverte et on voyait des balais et des serpillières dans la pénombre, un sac à dos qui pendait à un portemanteau. Au fronton de la cabine, irradiant des lueurs de ver luisant dans l'obscurité environnante, se trouvait une horloge à quartz qui donnait l'heure en chiffres stylisés. Il était un peu plus de quatre heures du matin

sans entrer dans un débat oiseux sur la photogénie, il est piquant de constater que, autant on est prêt à accepter le verdict de l'image quand la photo nous flatte, autant on lui dénie toute dès lors qu'elle nous déplait,

chacun se croit plus beau en réalité qu'en photo, alors qu'il suffit de voir une photo d'autrui pour reconnaître qu'ils sont souvent plus beaux en photo qu'en réalité.

rare sont les gens qui se pensent plus beaux en photo qu'en réalité. Souvent, on peut entendre "Mon Dieu, je suis horrible sur cette photo", avec l'envie de la déchirer.

Rarement " Mon Dieu, c'est formidable, je suis beaucoup plus beau qu'en vrai sur cette photo ! ", comme si

, et l'air du large et les embruns dans une simple illusion de l'imagination

Sur la gauche du comptoir de la réception, accrochées au mur au-dessus du petit bureau abandonné de l'*assistant-manager*, étaient exposées un jeu d'horloges identiques, rondes et cerclées de noirs, qui donnaient l'heure dans différentes villes du monde, à New-York, à Moscou, à Singapour, et, n'embrassant que la vision d'ensemble de cette simultanéité vertigineuse d'aiguilles et de fuseaux horaires, je me rendis compte qu'à Tokyo il était quatre heures et demi du matin.

Le fax :

Et, finalement, je le vis réapparaître devant moi, très raide dans son habit noir, avec une grande enveloppe blanche fermée et un reçu, plus petit, sur une feuille quadrillée, qu'il me demanda de bien vouloir signer avec le stylo qu'il me présentait. Je signai le reçu et entrouvris l'enveloppe, fis glisser son contenu sur le comptoir pour apercevoir l'en-tête familial de la maison de couture *Allons-y, Allons-o*, et son petit logo en ombres chinoises d'un couple qui s'encourait (du verbe s'encourir, partir en courant, fuir dans le vent, s'envoler enfin d'une foulée insouciant et légère — s'encourir, quoi). Je parcourus rapidement du regard les deux feuillets de la télécopie, des chiffres, des résultats d'exploitation, rien que de très ordinaire, le fax avait été expédié de Paris à dix-neuf heures vingt-deux (ce qui, somme toute, était une heure normale pour envoyer un fax).

J'ouvris pensivement l'enveloppe, fis glisser les deux pages qu'elle contenait pour apercevoir aussitôt l'en-tête familial de la maison de couture *Allons-y, Allons-o*, et son petit logo en ombres chinoises d'un couple qui s'encourait (du verbe s'encourir, partir en courant, fuir dans le vent, s'envoler enfin d'une foulée insouciant et légère — s'encourir, quoi). Je jetai un rapide coup d'oeil sur les deux feuillets, des chiffres, des résultats d'exploitation, rien que de très ordinaire, le fax avait été expédié de Paris à dix-neuf heures vingt-deux (ce qui, somme toute, était une heure normale pour envoyer un fax — même si cela avait été une heure désastreuse pour nous qui l'avions reçu).

Distraitement, je me fouillai les poches et sortis divers objets du manteau de cuir de Marie que je posai sur la table, une grande enveloppe blanche pliée en quatre, un baton de rouge à lèvres, des mouchoirs en papier froissés, quelques pièces de monnaie, trois ou quatre billets de dix milles yens enroulés.

Je ressortis de la pièce en me touchant délicatement la peau, et allai rejoindre mes vêtements au bord de la piscine. Je me rhabillai en prenant mon temps, et revins sur mes pas, repassai par le hall d'accueil silencieux du *Health Club*, où différents articles de luxe étaient exposés à la vente dans des armoires vitrées, grandes serviettes de bains colorées déployées en étendards dans les vitrines, ouvertes sur leurs dessins de faux Matisse ou de vrais Lacroix, lunettes de plongée alignés avec soin sur les étagères dans leurs étuis rigides et transparents, ainsi qu'une collection de maillots de bains masculins et féminins, peignoirs et bonnets de bains, tous noirs, et griffés d'un mystérieux CCC (ne manquait plus qu'un P final pour nimer la collection d'une malencontreuse réminiscence soviétique). Je quittai les lieux en prenant soin de verrouiller la porte derrière moi, et regagnai le palier pour appeler l'ascenseur.

Laissant la baie vitrée derrière moi, je revins sur mes pas dans la piscine silencieuse. Sur le mur du fond, se trouvait une horloge à quartz qui donnait l'heure par scansions successives de segments de cristaux liquides, qui iradiaient des lueurs de ver luisant dans l'obscurité environnante. Il était un peu plus de quatre heures du matin, et je trainais ma silhouette nue le long du bassin à la recherche de quelque serviette pour me sécher. Je passai devant une cabine de surveillance vitrée, dont on devinait les murs dans la pénombre, avec une table en bois au premier plan, sur laquelle reposaient divers objets énigmatiques, bouteille d'eau, vestiges de plateau de bento, sac à dos noir.

Note sur le nom de Marie :

Marie s'appelait de Montalte, Marie de Montalte, Marie Madeleine Marguerite de Montalte pour être complet, elle aurait pu signer ses collections comme ça, à la manière de ces noms à rallonge des nobles castillans, portugais ou cubains (Marie, c'était son prénom, Marguerite, celui de sa grand-mère, de Montalte, le nom de son père, et Madeleine, je ne sais pas, elle ne l'avait pas volé, eu égard à ses exceptionnelles dispositions lacrymales, son don inné des larmes). Lorsque je l'ai connue, elle se faisait appeler Marie, Marie de Montalte, parfois seulement Montalte, sans la particule, ses amis et collaborateurs la surnommaient Mademont, voire Mamont ou Mamo, que j'avais transformé en Moma, pour rendre grâce à sa modernité au moment de ses premières expositions d'art contemporain. Puis, j'avais laissé tombé Moma, que j'avais fini par trouver un peu facétieux, pour Marie, tout simplement Marie.,

chef d'orchestre découragé, dyslexique et ambidextre

Nous commençons à croiser du monde dans les rues, un homme seul de temps à autre, plutôt pas encore sorti de la nuit que déjà entré dans le jour, la cravate défaite et la démarche raide, titubant dignement sur le trottoir.

Marie, que je sentais tendue, avait allumé une nouvelle cigarette au mégot de la précédente, et, les bras nus, elle m'expliquait en jouant avec le flacon de soja qu'elle faisait tourner sur la table entre ses doigts qu'elle m'avait cherché cette nuit quand elle était sortie de la chambre pour aller chercher le fax. Puis, s'interrompant, elle releva les yeux et me demanda où j'avais disparu. Tu étais où ? me dit-elle avec intensité, et, comme je lui expliquais que j'étais monté au dernier étage de l'hôtel et que je m'étais baigné, je la vis sourire pensivement, d'un sourire approbateur et légèrement entendu. Oui, je sais, je t'ai vu, me dit-elle. Tu m'as vu ? dis-je. Oui. Et elle me raconta alors que, lorsqu'elle avait quitté la chambre, comme elle ne m'avait pas trouvé dans le hall, elle était sortie de l'hôtel pour voir si je n'avais pas été prendre l'air dans la rue. Elle était descendu le long de la petite allée sinueuse, et elle avait marché dans la grande avenue déserte parmi les buildings illuminés dans la nuit. Elle ne savait pas très bien où elle allait, disait-elle, elle me cherchait, elle errait au milieu de la chaussée, elle se sentait perdue. Je l'écoutais sans rien dire, ne comprenant pas où elle voulait en venir. Elle avait regardé l'hôtel alors, poursuivit-elle en tirant une bouffée de cigarette, elle avait cherché notre chambre des yeux au seizième étage, toutes les lumières étaient éteintes dans la nuit, tout le monde dormait dans l'hôtel. Elle avait continué à marcher, relevant encore la tête de temps à autre vers la façade, lorsque son regard avait été attiré par la baie vitrée de la piscine au dernier étage, comme si elle voyait des mouvements derrière les vitres, comme une ombre qui se mouvait dans la rotonde. Elle n'y avait pas vraiment prêté attention, mais, au moment de rentrer, avant de reprendre l'allée pour rejoindre l'hôtel, elle avait de nouveau levé la tête, et elle m'avait vu alors, elle m'avait vu derrière la vitre, elle était sûre que c'était moi, cette silhouette immobile au vingt-cinquième étage, nu dans la nuit parmi les gratte-ciel illuminés. Tu inventes, dis-je. Non, dit-elle à voix basse, bien sûr que non.

Je la trouvais même touchante, maintenant, mon amour, qui devait aller faire pipi, me confia-t-elle à voix basse avec un sourire mutin, je ne pouvais y croire, comment pouvait-on envisager de mener à bien une opération aussi compliquée que de devoir se déplacer dans l'exiguïté de ce restaurant bondé, de se renseigner au comptoir malgré l'absence d'une langue commune pour savoir où se trouvaient les toilettes, et là, si d'aventure elle finissait par les atteindre, de devoir soulever sa sublime robe en satin et soie bleu nuit étoilée, laine chinée et organsin, ou plutôt de devoir s'en délivrer entièrement en la passant par-dessus ses épaules en raison de l'hélice ventrale qui se fût déchirée, donc de devoir se déshabiller complètement dans les toilettes, et de pisser nue, la robe à la main, au ras du sol dans l'infect et exigü local de ces hypothétiques chiottes japonaises !? Tu ne veux pas attendre ? lui dis-je, mais je vis, au retour de flammes instantané de son regard que c'était déjà lui déclarer la guerre, que de

vouloir l'empêcher d'accomplir un besoin naturel. J'allais l'empêcher de pisser, maintenant ? Elle se leva et s'éloigna dignement, en dérangeant tout le monde sur son passage, les uns après les autres les clients se levaient et se rasseyaient pour faire place à la nonchalante progression du splendide équipage de sa silhouette bleu nuit étoilée.